

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Ambroise PERIARD

L'étude du grec

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1900, tome 2, p. 33-41

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

L'étude du grec

« La Grèce, c'est l'esprit humain dans toute la splendeur de la jeunesse. » (V. de Laprade.)

Monsieur le Directeur des Echos d'Agaune

Avec joie, avec enthousiasme, j'ai salué votre article sur « *le grec et les langues anciennes.* »

Comme vous, je crois « maladroite la défense, lorsqu'elle prétend que l'étude des langues classiques de l'antiquité est utile comme gymnastique intellectuelle. » Oui, quoi qu'on en dise, « toute la vie intellectuelle du monde civilisé repose encore actuellement sur les anciennes études classiques. » Car, dit Hettinger, « l'antiquité a la gloire d'être arrivée au point le plus élevé où puisse parvenir l'homme dans l'ordre naturel. »

« Le remède consiste donc à rendre la vie à ces langues mortes ; à voir le fond sous la forme » sans que l'intelligence « s'acharne à l'imitation servile des tournures syntaxiques, à l'étude complète des trop nombreuses exceptions qui émaillent la grammaire. » Voilà pourquoi je trouve aussi que « la part faite aux classiques chrétiens est trop mesquine pour être profitable. » Et cependant combien la comparaison des auteurs chrétiens et païens est tout à l'avantage des

premiers, pour qui ne s'arrête pas seulement à la forme, mais pénètre jusqu'à *l'idée* !

En effet, c'est surtout ainsi que s'opère la formation intellectuelle, qui se complète par le développement harmonieux de toutes les facultés de l'âme.

Or l'étude des langues anciennes ne présente pas seulement une gymnastique intellectuelle, un exercice utile, agissant d'une manière médiate sur les facultés humaines, mais de plus elle constitue un *moyen direct, intrinsèque de formation*.

Pour ne pas donner trop d'étendue à ce travail, bornons-nous à la *langue grecque*, la plus ancienne des deux langues classiques de l'antiquité. Au reste, du mérite intrinsèque de cette langue, on peut conclure à la valeur de la langue latine, qui est fille de la première dans ses perfectionnements et qui a su se rendre digne de sa noble origine : *A matre pulchrâ filia pulchrrior !* chantait le prince des lyriques romains. Et nous, ne nous sera-t-il pas permis de dire aussi de la langue latine, mais dans un sens plus noble : *A matre pulchrâ filia minime pejor, sed digna ?*

Néanmoins la Grèce vaincue par Rome a triomphé de ses vainqueurs, en leur apprenant sa langue et ses arts. L'auteur de l'Enéïde le reconnaissait de bonne grâce, dans les vers si connus du VI^me chant de son poème.

Excudent alii spirantia mollius aera,
Credo equidem ; vivos ducent de marmore vultus ;
Orabunt causas melius, etc. (V. 847-849)

En effet le grec, « *ce langage sonore, aux douceurs*

souveraines, » est vraiment un type de formation, un modèle à considérer, à étudier, à reproduire, mais toujours nécessairement d'une manière bien imparfaite, surtout à cause de sa perfection

Œuvre admirable, la langue hellénique est à la fois cause et effet, ou plutôt elle est un effet, qui réagit merveilleusement sur la cause qui la produit.

Inspiré par son ciel incomparable, vivifié par une atmosphère pure et limpide, transporté par la multiple variété et le charme fascinateur de ses beaux sites, invinciblement attaché à un sol, parfois ingrat, mais presque partout prodigue de ses richesses, enthousiasmé à l'excès par le grandiose spectacle de la mer, le Grec à l'esprit vif et animé, à l'intelligence lucide, au cœur ardent et épris des grandes choses, répond, comme par instinct, aux nombreuses voix qui sollicitent et appellent son âme. Toutes ces causes agissent énergiquement sur son être et contribuent à créer cette langue dont *nul âge ne verra pâlir les saints lauriers*, cette langue qui provoquera l'admiration enthousiaste des siècles futurs, à l'égal des trois mille ans qui ont rivalisé d'émulation et d'ardeur, pour offrir leurs hommages à cette *Reine des langues*.

Cette nature privilégiée de la Grèce inspire également les arts qui naissent, jaillissent, en quelque sorte spontanément, de cette terre unique au monde. A son tour, la langue elle-même opère des prodiges sur la nation hellénique tout entière. Cela est surtout vrai de l'Iliade et de l'Odyssée qui, en excitant chez les Grecs un immense amour de la patrie, de la gloire et de la

liberté, *præter laudem nullius avaris*, ont formé le goût si pur et si délicat de ce peuple et créé chez lui les beaux arts : témoin le Jupiter de Phidias, qui n'était que le Jupiter de Homère exprimé par le marbre.

D'ailleurs ne voyons-nous pas le peuple d'Athènes capable de juger et d'apprécier à leur juste valeur les chefs-d'œuvre d'un Sophocle ? Tant chez ce peuple la pensée est claire, vive et juste ; tant chez lui le sentiment est délicat, le goût pur et irréprochable, l'imagination richement douée et sagement dirigée par un jugement et un goût sûrs.

Démosthène lui-même, l'orateur incomparable, n'échappera point aux plaisanteries de ses concitoyens, parce qu'un défaut d'organe l'empêche de prononcer correctement certain mot, certaine syllabe. Aussi Eschine exploitera-t-il avec soin ce défaut naturel, pour en faire un argument contre son redoutable adversaire dans le célèbre procès *de la Couronne*.

Périclès avait donc raison de se dire, lorsqu'il se disposait à prendre la parole au Pynx : « Souviens-toi que tu vas parler à des *hommes libres*, à des *Grecs*, à des *Athéniens* ! »

Nous avons dit que la formation littéraire s'opère par le développement harmonieux de toutes les facultés humaines. La formation se fera donc, si par une marche sagement progressive, les facultés de l'âme étendent le champ de leur action, redoublent leur activité et voient grandir leur puissance. Or, dans la langue grecque, tout est modelé si adroitement, tout est si bien mesuré si heureusement disposé, l'expression

s'harmonise si exactement avec la pensée, qu'il s'y produit un parfait équilibre entre les facultés de l'âme.

En effet, *l'intelligence* puise dans cette langue un développement, des lumières, des aperçus, qui lui apportent la plus agréable satisfaction et lui font goûter les plus douces jouissances : quel champ vaste et riche ne déroulent point devant l'intelligence Démosthène et Platon, Homère et Pindare, Eschyle et Sophocle!

Dans cette langue, la *sensibilité* acquiert une grâce, une délicatesse que l'on ne rencontre nulle part ailleurs, si nous exceptons les Livres Saints, qui seront toujours le modèle le plus achevé, la source inépuisable de toutes les beautés littéraires dans tous les genres.

Par l'étude des auteurs grecs le *goût* se forme et s'épure d'une manière saine, qui le tient à l'abri des écarts et lui donne cette saveur délicieuse, caractère distinctif de la nation hellénique.

Enfin *l'imagination* y est sans cesse maintenue dans de sages et justes limites, sans se laisser jamais égarer aux « conceptions extravagantes de l'extrême Orient et à la raison trop froide, trop positive de l'Occident. » Il suffit de nommer l'auteur de l'Illiade, chez qui l'imagination se donne libre carrière, sans tomber dans l'excès. Au reste, un grand nombre de ses plus brillantes conceptions, de ses inspirations les plus belles et les plus émouvantes, Homère les doit évidemment au contact des Saints Livres, qui ont inspiré les pages les plus pathétiques de tous les siècles. Une comparaison

tant soit peu attentive le prouve clairement pour toute personne non prévenue; par exemple, le touchant épisode de Bellérophon (Ili. VI^{m^e}) n'a-t-il pas son modèle dans le patriarche Joseph, fils de Jacob ?

Aussi la langue de Démosthène qui offre à toutes les intelligences un aliment si substantiel et si complet, est-elle avec raison présentée comme un type de formation littéraire: type achevé que le jeune homme contempera et étudiera toujours avec fruit; modèle arrêté et fixé d'une *manière définitive*. Mais une langue vivante si qualifiée soit-elle, ne reste pas moins soumise aux incessantes et inévitables modifications de tout ce qui vit ici bas ; *Nedum sermonum stet honos et gratia vivax !* (A.P. 69)

C'est pourquoi la Providence a permis, elle a voulu qu'il y eût, pour la civilisation des peuples, deux langues types, qui fussent les exemplaires, les modèles à étudier et en même temps l'organe de l'enseignement immuable de l'Eglise du Christ. Certes, ce n'est point par un effet du hasard que les langues grecque et latine sont invariablement fixées pour tous les siècles futurs et qu'elles sont en même temps une attraction pour tout homme qui veut se procurer des jouissances intellectuelles et développer les facultés de son âme.

La grande perfection de ces langues, perfection qui ne saurait être poussée plus loin, fait qu'elles restent et qu'elles resteront comme un type d'imitation pour tous les peuples.

Et de même que Dieu, après avoir créé l'œuvre de chaque jour, s'arrêtait avec complaisance sur son ou-

vrage et le trouvait parfait, *vidit quod esset bonum*, ainsi l'humanité, depuis trente siècles, contemplant avec admiration ces deux produits de son énergie, s'arrête avec satisfaction devant eux et les trouve excellents, sans doute, de l'excellence relative que revêtent les œuvres de l'homme. Faut-il donc nous étonner que ces deux idiomes des deux nations les plus civilisées de l'antiquité soient pour nous un sujet d'étude ?

Pourquoi en effet les jeunes statuaires vont-ils de préférence à Rome et dans Athènes étudier les modèles de l'art antique et cherchent-ils à reproduire habilement ces chefs-d'œuvre ? Et notons bien que ce besoin de voir de près ces modèles ne date pas de nos jours seulement : les siècles passés, l'ont reconnu ; ils ont tous cherché leur formation artistique dans l'étude des anciens modèles, p.ex. pour la sculpture, parce que ces œuvres ont une perfection qui ne sera jamais égale, encore moins surpassée.

Pourquoi ces amis de l'art ne se contentent-ils pas de ce que j'appellerais une traduction de ces chefs-d'œuvre, comme le prétendent, pour les lettres, les adversaires de l'antiquité ? Est-ce que la photographie, le moulage, ou tout autre moyen de reproduction ne rendraient pas le même service et ne dispenseraient pas ainsi les futurs artistes de la nécessité de quitter leur patrie et de supporter de grandes dépenses?...

Il ne semble pas que cela soit, puisque l'on continue à se rendre sur les lieux mêmes, pour y étudier les originaux au prix de lourds sacrifices de temps et d'argent, auxquels s'ajoutent parfois de sérieux dangers

Et, malgré tous ces efforts, il restera toujours une très grande distance entre l'original et la copie, entre le chef-d'œuvre et sa reproduction même la plus habile.

Or ce fait ne devrait nullement se présenter en vertu de la théorie nouvelle, qui prétend se contenter de la traduction des chefs-d'œuvre littéraires, au lieu de recourir directement à l'original. Tant il est vrai que la nature, quand elle n'est point violentée, trace spontanément et sûrement la voie à suivre.

Eh bien, s'il en est ainsi des arts plastiques que les procédés modernes arrivent à reproduire d'une manière fort exacte, à plus forte raison les chefs-d'œuvre de la littérature, principalement ceux de la poésie, ne sauraient-ils être étudiés avec fruit par une simple traduction ; supposons la traduction la plus soignée, la plus correcte et la plus élégante possible, jamais elle n'apportera au lecteur le charme, la saveur exquise, la ravissante illusion que produit l'original. D'ailleurs, toujours le traducteur trahira, qu'il le veuille ou non, la pensée de l'auteur; *traduttore, traditore*, l'adage garde sa vérité.

« Au reste, dit Rollin en parlant de Démosthène, il n'y a point de traduction qui puisse jamais rendre cette pureté, cette élégance, cette finesse, cette délicatesse de *l'atticisme dont la seule langue grecque est susceptible* et que Démosthène avait portées au souverain degré de perfection. »

Nous venons de dire que toujours la traduction *trahira la pensée de l'original*. Et pourquoi cela? Parce que la parole s'adresse avant tout aux facultés de

l'âme dont elle est d'ailleurs la séduisante manifestation, tandis que les autres arts, comme la peinture, la sculpture, etc. parlent spécialement aux yeux, au coup d'oeil ; oui, le langage, immatériel par lui-même, contracte encore une qualité en quelque sorte plus immatérielle, plus insaisissable, s'il est permis de s'exprimer ainsi, par son contact ou plutôt sa relation avec l'âme ; de sorte qu'il est de toute impossibilité de le traiter, de le manier sous une autre forme que sa forme native, originale, sans le défigurer ou l'altérer d'une manière plus ou moins profonde.

De là, pour nous l'impuissance absolue de traduire sous une expression parfaitement satisfaisante une page d'une langue étrangère dans notre langue maternelle, à moins, s'il est permis d'employer ce néologisme, à moins de la *cénématographier*, ce qui sera à tout jamais irréalisable.

Mais cette impuissance se manifestera encore plus sensiblement pour la Reine des langues, pour le Grec. Un simple examen sur un point suffira à nous convaincre de cette vérité. (A suivre.) A. P.